

Jardin et prairie

Alison Lee Strayer

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

Après les lyriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32342ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Strayer, A. L. (1995). Jardin et prairie. *Liberté*, 37(5), 41–58.

ALISON LEE STRAYER

JARDIN ET PRAIRIE

Je suis née dans les Prairies et au seuil de chaque nouvelle saison je ressens le désir d'y retourner. C'est un désir mêlé d'une sorte d'angoisse face au recommencement et à la fin qui s'y cache déjà. Indescriptible, impossible à contenir, la prairie confère une sorte d'immortalité : lorsqu'on s'abandonne à sa contemplation, on se lie à la terre qui en principe ne meurt pas. Au bord du précipice qu'est chaque début de saison, suspendue au-dessus du vide, je ressens le désir et la possibilité de passer une fois pour toutes au-delà de ces mille petites choses quotidiennes par quoi le temps est fractionné, pesé en unités de plus en plus infimes. Peu importe, me dis-je, que ces petites choses soient le bois dont les romans et la vie sont faits, car à force de les répéter, arrive toujours le moment où on a l'impression de piétiner un carré poussiéreux de terre montréalaise, même pas assez grand pour faire un jardin.

*

Il y a une carte postale qui se vend en Saskatchewan depuis trois décennies ; c'est une photo aérienne d'une terre à blé autour de Régina dont la légende est : « *Patchwork Fields At Rest After Harvest* ». C'est ce même panorama, à peu de chose près, que j'ai vu s'étaler devant et

en-dessous de moi la première fois que j'ai pris l'avion pour quitter la Saskatchewan. Des champs cultivés qui côtoient des champs « au repos » dans un paysage fait de rectangles et de carrés, d'ovales, de trapèzes et de triangles isocèles ; verts, jaunes, bruns, et ici et là gris comme du linoléum de cuisine usé, tous ces champs sillonnés constituent une sorte de partition que l'on pourrait jouer ou chanter si seulement on savait la lire.

Avant ce premier voyage en avion j'avais sans doute vu très souvent la carte postale des champs-courtepointe, sans pour autant faire le lien entre la symétrie sobre de l'image et le paysage imprévisible que j'avais découvert avec plaisir lors de mes visites à la ferme, cet espace et cette lumière qui constamment jouent des tours à l'œil : à six milles du village, le silo à blé a l'air aussi grand qu'à une distance de trois milles ; la lumière qui vient de quitter le ciel reste prise longtemps après le coucher du soleil dans le blé blond platine. Comment toute une prairie pourrait-elle tenir dans ce grand jardin ordonné de carte postale ?

À l'âge de huit ans, par le hublot de l'avion qui m'amenait vers l'est, j'ai vu mon pays natal pour la première fois et ainsi je l'ai perdu pour toujours.

*

Je l'ai cherché, ce paysage perdu, dans la nature du nouveau pays qu'était « l'Est ». Sans carrément la détester, j'ai ressenti une sorte d'exaspération et un peu d'anxiété face à cette nature qui justement ne me semblait pas naturelle du tout : des conifères à perte de vue qui bouffaient la lumière, des lacs froids comme les yeux trop bleus d'un loup vagabond, des parois dentelées de roc explosé qui surplombaient les nombreuses autoroutes... C'était à mon avis un paysage louche, le genre de

paysage qui en cache un autre. En voiture, chaque fois qu'on arrivait au sommet d'une petite colline ou qu'on s'engageait dans une courbe de la route, je m'attendais à voir surgir la prairie, libérée enfin de sa prison d'ombres.

Après une semaine ou deux, j'ai appris à ne plus attendre, j'avais compris. D'abord, on ne venait pas dans l'Est pour regarder le paysage, on avait bien d'autres chats à fouetter. Et puis, alors que là-bas c'était la terre qui dominait la ville, ici c'était la ville qui dominait la terre — et je n'avais jamais vu de villes aussi grandes ou aussi « historiques ». À Québec et à Montréal, j'ai vu des édifices de pierre qui datent de plus de trois cents ans, de vieilles rues où l'on pouvait voir les pavés ronds, là où l'asphalte était usé, et dans les visages des innombrables étrangers, d'innombrables histoires qui attendaient d'être déchiffrées.

Lors de mon premier été dans l'Est, j'habitais une grande et vieille maison de campagne plutôt délabrée que je trouvais majestueuse. Elle aussi avait des histoires à raconter. Celle que je trouvais particulièrement intéressante, c'était l'histoire d'une autre enfant, Elizabeth Smart, qui avait habité là une cinquantaine d'années auparavant. Elle avait grandi, elle était devenue poète, elle était partie en Angleterre quelque temps après avoir publié un livre dont ma mère parlait de façon admirative tout en me laissant comprendre que c'était « trop vieux pour moi ».

Cet été-là, loin de mes grands-parents et des autres personnes que je connaissais depuis ma naissance, j'ai compris que mes parents n'étaient pas uniquement les enfants, les frères, les sœurs, les amis d'autrui. Et comme un de ces nuages si minces et si vagues qu'un petit souffle de vent suffit à le dissiper, l'idée m'a traversé l'esprit qu'un jour je ne serais plus une enfant et que j'avais même déjà une histoire à moi seule qui pourrait

être racontée. Cet été-là, à la fin d'une longue journée passée au sein de ma famille devenue soudainement si petite, dans la grande maison que les innombrables conifères transformaient en petit enclos perdu au bout du monde, j'ai décidé que je voulais écrire. C'était une journée où rien de spécial ne s'était produit mais que j'aurais qualifiée d'idyllique si j'avais connu le mot. En me couchant, je me suis dit que la journée ne serait pas achevée avant que j'écrive sur elle une page ou deux dans le petit journal que je tenais presque religieusement depuis quelques mois déjà en l'alimentant, à raison de cinq ou six lignes par soir, des événements marquants de la journée (« Gail est ma meilleure amie jusqu'à ce que Shiela revienne de vacances ; aujourd'hui des hommes sont venus réparer notre trottoir parce qu'il était fendu ; il y a trop de pommettes qui tombent sur le patio alors on fait de la confiture mais c'est pas très bon.... »).

*

Depuis cette journée, l'écriture a toujours été indissociable de la vie : l'une ne peut pas exister sans l'autre, c'est tout ou rien, comme si entre les deux un pacte s'était scellé que rien n'a pu rompre.

Mais comment pouvais-je imaginer que la simple affirmation d'une vocation naissante, née d'un état d'harmonie entre une journée idyllique et un journal de fillette, serait aussi lourde ? Comment pouvais-je imaginer que pour respecter ce pacte de la vie et de l'écriture je devrais conférer tantôt à l'une tantôt à l'autre le mandat de plus en plus exigeant de ressusciter la partie défaillante ?

J'ai déjà, bien sûr, participé au genre de débat (avec moi-même, avec d'autres) qui oppose vie à écriture. Mais de plus en plus, de tels débats me semblent aussi inutiles,

voire dangereux, que d'imaginer que l'esprit, par exemple, puisse vivre indépendamment du corps et vice versa. Le fait de séparer vie et écriture témoigne, me semble-t-il, d'un état quasi pathologique de l'être qui s'est écroulé sous une trop grande pression qui le divise à tout jamais contre lui-même, ou bien d'une complaisance semblable à celle que décrit Kafka dans son *Journal* lorsqu'il parle des « fous médiocres » qui résistent à leur « grande folie ».

*

Dans la nature on voit souvent se produire ce phénomène plutôt troublant qui fait qu'une chose, au seuil de son extinction ou de sa transformation, accède à une clarté, une fixité, une intensité presque surnaturelle. C'est ainsi que le ciel d'été, avant que les nuages noirs de l'orage l'assombrissent, s'inonde d'une lumière éblouissante. Selon un principe semblable (loi de la nature ? illusion d'optique ?), il peut aussi arriver qu'on ne voie clairement un paysage ou les sentiments qu'on éprouve à son égard qu'au moment de le quitter. C'est peut-être ainsi, également, qu'on prend conscience de ce petit grain de quelque chose d'immuable et qui est immanquablement soi, au moment même où il s'enfonce, comme pour toujours, dans un chaos qu'il ne sait ni apprivoiser ni contenir.

L'adolescence est arrivée très soudainement. D'un jour à l'autre ma tête a été envahie d'une sorte de bavardage harassant qui happait toute réflexion que mon esprit s'efforçait de formuler. Du tohu-bohu continu dans ma tête j'avais bien de la misère à extirper une seule phrase qui « sonnait vrai ». Sous l'emprise d'une croissance trop rapide, mon organisme résistait avec hostilité à mes efforts pour le rappeler à l'ordre par le vieux rituel du journal intime, ou par les romans en miniature que

j'avais commencé à composer. Indissociable de tout ce bruit, il y avait quelque chose en moi qui languissait et qui semblait savoir exactement ce dont il avait besoin pour s'assouvir, tout en me laissant savoir que cette chose allait sûrement ruiner mon désir et mes efforts d'écriture. C'est ainsi que pour la première fois j'ai fait appel à l'écriture pour mettre de l'ordre là-dedans, pour sauver ce petit grain de quelque chose, ce moi entrevu au moment où il allait disparaître dans le chaos.

Mais comment fait-on, comme le dit Virginia Woolf, pour dépecer le corps entier d'une baleine tandis que la nature ne vous a muni que de six petits canifs ?

*

À quatorze ans, j'ai commencé à avoir peur de l'eau, moi qui adorais nager. Pendant trois étés je me suis postée sur un quai surplombant la rivière Gatineau. J'ai veillé l'eau en attendant une muse ou un amant (le premier des deux à se manifester déciderait de mon destin) ou, encore mieux, un amalgame des deux. L'homme n'est pas venu, et si une muse s'est présentée je ne l'ai pas vue. Peu importe : la rivière m'offrait une image, déconcertante mais juste, de la tâche que je m'étais engagée à exécuter, munie de mes six petits canifs. J'ai écrit des poèmes.

La rivière, tout comme le paysage qui l'entourait, semblait attendre éternellement que quelque chose de terrible arrive. Son fond était en état de pourriture continue, tapissé d'algues, de bûches égarées, et, j'en étais sûre, de cadavres de noyés, tous susceptibles de vaincre les jambes et les bras des nageurs, même les plus forts, qui osaient passer au-dessus d'eux. Dans d'innombrables poèmes redondants, j'imposais et réimposais à mon héroïne infortunée (cinquante fois ressuscitée) le trajet de

ces eaux périlleuses. Abandonnée par son amant, elle s'enfuyait la nuit, son enfant illégitime dans les bras. Même si elle était bonne nageuse, elle n'atteignait jamais l'autre rive, elle était chaque fois tirée au fond de la rivière par le bout de ses tresses longues et somptueuses dont l'amant perfide s'était enivré lorsque leur amour était encore vif.

À dix-sept ans, à la veille de mon départ de chez mes parents, une sorte d'harmonie s'est réinstaurée. Mon désir d'écrire m'a repêchée des eaux de la Gatineau, et, à force de persévérer, mes six petits couteaux se sont enfin avérés suffisants. J'écrivais déjà des nouvelles et après mon départ j'ai commencé à remplir des cahiers de la récolte de mes longues promenades de fin d'après-midi. Montréal était devenue pour moi un paysage épique et les heures du crépuscule étaient toujours fécondes. C'était l'heure de la hors-la-loi et de la mal-aimée qui avait comme job d'aborder la nuit et de négocier avec elle la paix pour tous ces braves gens entrevus par les fenêtres où les lampes commençaient tout juste à briller d'une lueur dorée et chaude comme un bon bouillon de poulet.

*

J'ai entendu parler d'écrivains qui se sont dit profondément déçus, même démunis à la parution de leur livre : l'auteur avait perdu son pari, son livre n'avait pas rempli son mandat, son livre ne l'avait pas délivré du désert.

J'ai fait un pari semblable autour de vingt ans, et moi aussi je l'ai perdu, mais contrairement à ces autres écrivains, je ne m'étais même pas rendue à l'étape du livre. J'ai écrit pour conquérir le cœur d'un seul et unique lecteur. Pour ce faire, j'ai abandonné la muse et l'amant,

toujours désincarnés, qui habitaient les pages de mon cahier comme des lutins dans un bois enchanté. Ou plutôt, je leur ai donné le visage de mon bien-aimé.

Mais voilà que de toute évidence mon bien-aimé ne voulait pas de mes lettres, de mon âme transformée en fenêtres jaunes, des braves gens qui buvaient des bouillons, du parapluie écrasé par les voitures qui passaient dans une rue achalandée, de ce parc au pied de la montagne que je devais traverser comme une steppe russe pour me rendre à lui, de cette petite tour au sommet d'un triplex près de chez moi qui me faisait toujours nous imaginer vivre ensemble.

Bannie du paradis, j'ai malgré tout continué à écrire. Mais à la place d'une harmonie féconde, il régnait maintenant une sorte de froid entre la vie et l'écriture. L'écriture s'est repliée sur elle-même. Les mots se produisaient et se reproduisaient sans aucune difficulté, j'écrivais même de bien beaux paragraphes qui semblaient satisfaits d'eux-mêmes et qui, ne voulant pas se joindre à d'autres paragraphes, s'écroulaient sans vie et sans résonance. (Le bruit que font les mots qui s'écroulent, c'est le bruit creux des cocons gris et secs abandonnés par les insectes qui ayant terminé leur gestation s'envolent.)

J'écrivais constamment, par réflexe, sans désir. J'écrivais dans ma tête en travaillant au café où j'avais eu la chance de me trouver une job qui « me laisserait du temps pour écrire ». J'étais chargée de faire les cafés, les thés et les tisanes, seule derrière un comptoir surélevé comme la proue d'un navire. Les thés et tisanes étaient rangés dans des bocaux à conserve, chacun muni d'une étiquette faite d'une bande de ruban adhésif sur laquelle le nom du mélange en question était inscrit au crayon feutre. Un soir, une femme est montée dans mon navire et a lu à voix haute les étiquettes : lavande, fleur d'oranger, framboise, tilleul, jasmin... « Comme c'est évocateur ! »

s'est-elle exclamée. À la fin du quart, en passant le chiffon sur chaque bocal, je répétais moi-même le nom des tisanes... J'attendais que, parmi cette masse de syllabes que la femme avait eu tant plaisir à prononcer, un mot me fasse le même effet — me saisisse, me surprenne, me sorte de cette enveloppe grise et desséchée dans laquelle j'étais figée. Mais ces mots ne me disaient rien, comme si leur vitalité, leur pouvoir d'évocation étaient hermétiquement scellés tels les tisanes dans leurs bocaux. Chercher du côté des mots la chaleur et la lumière, c'était se tromper d'adresse.

C'était maintenant au tour de la vie de prendre le relais. Ça me prendrait encore dix ans pour m'y rendre, mais sans le savoir je commençais déjà à retourner dans les Prairies.

*

L'harmonie entre la vie et l'écriture peut se manifester par des périodes de plénitude au cours desquelles nos cahiers et nos cœurs ne cessent de se remplir l'un et l'autre. Mais il y a une autre forme d'harmonie qui s'exprime par une période de stérilité apparente, de noirceur, de vide : rien ne semble arriver ni se préparer, la vie devient routine, les efforts pour écrire ne produisent littéralement rien, ou bien, rien « de bon », rien qui mérite d'être terminé et lu.

S'il est vrai que la nature a horreur du vide, un être qui sent un vide en lui devrait « naturellement » chercher ce qui est susceptible de le remplir. Mais je crois que cet être cherche plutôt un désert, un paysage susceptible de le refléter, de justifier son propre vide dans l'ordre de la nature. Ce paysage soulage le sentiment de vide mais l'exacerbe aussi, puisque le voyageur est entraîné par le

désir d'explorer la terre brûlée, tout en se répétant inlassablement la question : « Y aura-t-il une fin à cela ? »

*

Je suis retournée aux Prairies au début de la trentaine, au moment où je suis devenue très préoccupée par le passage du temps. Ma grand-mère était tombée malade et avait déménagé dans un centre d'accueil pour personnes âgées, déménagement qu'elle avait tout fait pour éviter depuis au moins dix ans. Je suis allée à Regina, cet été-là, pour aider ma grand-mère à s'installer dans son foyer. J'y suis restée un an.

Ma grand-mère habite encore à l'étage des soins intensifs dans l'un des nombreux foyers publics provinciaux où les anciens fermiers et fermières (entre autres) finissent leurs jours. Là, le temps est mesuré en doses soigneusement administrées de nourriture, de sommeil, de médicaments et, pour ceux qui peuvent encore marcher ou se déplacer en fauteuil roulant, d'activités de groupe : quiz, volley-ball, chant, « orchestre » de clochettes, dessin, bricolage, tricot... Que ma grand-mère doive s'excuser de ne pas participer à ces activités les quatre ou cinq après-midi par semaine que je venais la visiter semblait lui conférer un grand plaisir et même un certain statut auprès de ses pairs. Nous, on avait Autre Chose à faire. Nous, on lisait. Je lui lisais à voix haute ses cinq livres préférés de Gabrielle Roy (deux romans, trois recueils de textes courts). Au cours de cette année nous les avons tous lus au moins trois fois. De temps en temps je proposais que nous essayions un autre livre de Gabrielle Roy ou que nous changions carrément d'auteur. Mais non, il n'en était pas question : chaque fois que nous arrivions à la fin du cycle de cinq livres, nous le recommencions aussitôt.

Pendant ma lecture, ma grand-mère m'interrompait de temps en temps pour me raconter une histoire d'enfance ou de jeunesse que lui inspiraient les souvenirs de Gabrielle Roy. Ses histoires surgissaient toujours au même endroit dans la lecture et je commençais à m'y attendre avec un grand plaisir : pour moi, elles faisaient indissociablement partie de la narration, du paysage fictif.

Contrairement à moi, ma grand-mère n'est pas de nature nostalgique. Pour elle, me semblait-il, le temps était quelque chose qui se renouvelait constamment et qui, sauf imprévu, ne cesserait pas de le faire. Elle ne s'attardait jamais à ses propres souvenirs : aussitôt qu'elle en terminait le récit, elle me demandait de façon péremptoire de continuer à lire, comme si c'était moi qui avais interrompu la lecture par un excès de sentimentalité.

*

Les vieux visages que je voyais à mes visites au foyer avaient pris, dirait-on, l'empreinte du paysage (spirales et sillons, ruisseaux, ravins, petites buttes, petits creux). Je pouvais contempler de tels visages pendant des heures, et au sortir de cette contemplation je me demandais, un peu confuse : « Où est-ce que j'ai été pendant tout ce temps ? »

*

Virginia Woolf, dans un essai intitulé « Evening over Sussex », décrit l'expérience de la contemplation et les déboires qu'elle provoque. Face à la beauté, nos perceptions « se gonflent comme un ballon » qui est aussitôt percé, comme par la pointe d'une épingle, et « tout s'écroule ». L'épingle en question, c'est la prise de

conscience qui se fait lorsque le moi-qui-écrit découvre sa propre impuissance : « Je ne peux pas tenir cela — je ne peux pas l'exprimer — je suis subjuguée (...) ».

À ce moment-là, conseille sagement Virginia Woolf, on est mieux de renoncer à ses efforts de « tenir cela » ; on est mieux de se contenter du spectacle devant soi, de se laisser tremper dans la beauté comme dans un bon bain.

Pendant ce séjour, je suis allée aussi souvent que possible « visiter » la prairie, poussée par un désir gourmand sans doute typique de tous les nouveaux amoureux. J'allais à ces expéditions toujours munie d'un stylo et d'un cahier. Je me suis imposée des devoirs qui me paraissaient au début assez simples puisque précis : 1) nommer le bleu du ciel à 7 h 11 du soir au début du mois de mai ; 2) décrire le coucher de soleil du mois d'octobre, qui semble toujours définitif ; 3) capter le mouvement soudain du vent dans un champ, en septembre, juste avant la récolte... Ainsi je guettais ciel et terre avec la certitude que si j'arrivais à nommer, décrire, capter toutes les transformations qui se produisaient au cours de chaque saison, je pourrais enfin me dire : « J'ai trouvé ce qui me suffit : jamais plus je ne manquerai de rien. »

J'ai rempli deux cahiers, puis je me suis arrêtée. Non, non, je ne pouvais pas tenir cela, mais je ne pouvais non plus renoncer au désir de le faire.

*

Un jour, en entrant dans la chambre de ma grand-mère, j'allais la saluer et me suis tue aussitôt. Elle ne m'avait pas vue entrer, ne m'avait pas entendue. Elle était assise dans son fauteuil roulant, penchée sur une couverture tricotée étalée sur ses genoux. La tête un peu

inclinée, elle promenait ses doigts sur les rangs de mailles. Puis elle s'est arrêtée et a dit : « Je sais que c'est pas correct de vouloir cela, mais je veux aller me reposer enfin, je suis fatiguée ».

Je la regardais faire. Je regardais la couverture, qu'une amie lui avait faite aux couleurs automnales (rouge-brun, vert, jaune, orange), sans doute pour lui rappeler les érables flamboyants du Nouveau-Brunswick de son enfance que soixante-quinze automnes en Saskatchewan n'avaient pas suffi à lui faire oublier.

Je me suis enfin approchée de sa chaise et lui ai pris la main. « Tu as mal aujourd'hui ? » Pour toute réponse, un long soupir. Puis elle a parcouru de ses doigts les quatre couleurs de la couverture jusqu'à ce qu'elle trouve le rebord, qu'elle a empoigné fermement.

*

À la fin de l'hiver, je me suis engagée dans un travail qui nécessitait mon retour à Montréal. La neige commençait à fondre à Régina. On sentait déjà la terre, même en ville.

Ainsi a commencé le compte à rebours. J'attendais toujours le sentiment de paix qui aurait dû, me semblait-il, arriver au moment même où j'avais signé mon contrat de travail. Je l'imaginais, cette paix, descendant du ciel tout doucement sur moi comme un voile arachnéen ou une pluie de fleurs d'orangers. Mais non, plus la date du départ approchait, il ne descendait sur moi qu'une sorte de paralysie dont, encore une fois, j'ai demandé à l'écriture de me sortir. Le projet des cahiers prairiens ayant échoué, j'ai décidé d'essayer autre chose. J'ai inventé un personnage à qui j'ai donné pour seule tâche de rester toujours là, seule dans une petite maison en pleine campagne avec quelques bons chiens, et de contempler la prairie. Je comptais faire de ce roman une sorte de valise

dans laquelle je pourrais me réfugier pour faire le voyage de retour dans l'Est.

*

*Do not go gentle into that good night.
Rage, rage against the dying of the light.*

Dylan Thomas

Je sais pourquoi on invente des personnages. Ils nous obligent à demeurer des écrivains et des êtres humains. Ils sont là pour nous empêcher de glisser dans le silence, de devenir prairie.

*

J'ai fini encore par suivre un peu malgré moi l'attitude recommandée par Virginia Woolf face à son coucher de soleil dans le Sussex. J'ai abandonné le roman et cessé de vouloir tenir « cela » ou quoi que ce soit. Je me suis mise à contempler le coucher de soleil à Régina, cet ange terrible qui arrivait toujours trop tôt. Je regardais la lumière s'éteindre dans le ciel, les lampes s'allumer dans les maisons en face, et d'autres qui ne s'allumaient pas. Je pensais aux gens du foyer (« maintenant ils sont à table ; maintenant on les remet dans leur lit »), je regardais la noirceur s'accumuler, s'épaissir dans les coins de l'appartement. J'écoutais les bribes de conversation des appartements voisins, j'entendais les mots prononcés se désintégrer en bruits incohérents, ronronnants. J'entendais aussi le silence peu silencieux des objets qu'on dit inanimés mais qui vraisemblablement ne cessent de bouger. J'entendais ralentir les battements de mon cœur, je sentais une sorte de légèreté dans le crâne, une légèreté

humidité dans les paumes de mes mains, je sentais ma force se soumettre à l'autorité des choses. Le rouge sang d'une rose séchée me semblait assez fort pour engloutir mes lentes respirations. Il fallait faire la paix avec la bouche béante orange d'un gros coquillage tropical que j'avais apporté avec moi de Montréal et qui semblait toujours avoir faim. De leur poids et de leurs contours presque anthropomorphes, mes pierres en grès du Montana me volaient la densité de ma propre chair. J'ai découvert une sorte de paix, de calme. Il n'y avait plus de péril rattaché au crépuscule, au fond c'était juste lorsqu'on y résistait que c'était dangereux. Je me sentais près de ma grand-mère, près de la terre, je ne me sentais plus déchirée ; peut-être, me suis-je dit, que c'était possible de rester dans cet état, de ne plus partir.

*

Quelque part vers la fin de notre troisième lecture de *La Route d'Altamont*, ma grand-mère m'a raconté pour la première fois l'histoire du jardin qu'elle avait réussi à faire pousser, à sa ferme, au beau milieu des *dirty thirties*. C'étaient les années à la suite du krach de la Bourse, des années de sécheresse et d'indigence. La terre s'était transformée en cendres, le vent dépouillait le sol de sa couche arable et apportait des invasions d'insectes. On avait beau sceller les fenêtres et les portes, chaque fois qu'on passait le balai, on finissait avec une pelle à poussière débordante de cadavres huileux et ruisselants de sauterelles.

Mais ma grand-mère avait réussi à faire un jardin : « On m'a trouvée un peu dingue même d'essayer ! » m'a-t-elle dit en riant. Le jardin mesurait cinquante pieds sur cent et elle y a planté des delphiniums, des asters, des roses trémières, des pois de senteur. Les gens qui

passaient prenaient des photos. La sœur de ma grand-mère a pris une de ces photos, en noir et blanc évidemment, et l'a soigneusement colorée à l'aquarelle.

En écoutant cette histoire, je me suis affairée dans mon imagination à construire une clôture pour séparer ce jardin-miracle de la plaine desséchée qui l'entourait. J'essayais d'imaginer une clôture robuste — faite en bois ou en métal — mais tout ce que je pouvais voir, c'était une clôture presque inexistante faite de longueurs de ficelle, nouées les unes aux autres, bout à bout.

*

On ne peut pas demander à l'écriture de remplacer l'acte qu'on n'ose pas poser dans la vie, ni l'acte qu'on ne peut pas accepter *de ne pas poser*.

Lorsque Rilke conseille au jeune poète : « Aimez vos questions ! », est-ce qu'il ne dit pas au fond : « Ayez de la patience face à vos questions ! » ?

Mais hélas, la patience vient difficilement, lorsque qu'il y a un compte à rebours en cours. La patience, on veut bien, mais qu'elle vienne tout de suite !

*

Jardin (des langues nordiques, garth, ceinture ou clôture, et du gallo-romain, gardinium, enclos...) : Espace fixe de dimensions variables planté avec des végétaux agréables ou utiles.

Évidemment je n'ai pas demandé à ma grand-mère s'il y avait une clôture autour de son jardin. Ce souci d'une clôture me semblait absurde et aussi un peu suspect. Il cachait, peut-être, un désir inavouable d'arracher toute clôture, d'arracher en même temps les

tuteurs et les treillis qui sont les alliés indispensables de tout jardinier le moins informé et sérieux.

Combien de textes ai-je abandonnés avant de les commencer pour ne pas avoir à traverser la clôture, ce seuil où règne la « pure terreur », comme le dit Cynthia Ozick, au bord de cet « état désincarné » qu'est l'écriture ? Combien de fois ai-je « arraché les tuteurs et les treillis », abandonné les textes à mi-chemin parce qu'il me manquait le courage d'envoyer dans le monde, comme une extension de mon corps, un livre qui risque de se faire assaillir, de périr, de pourrir ? Combien de fois est-ce que je me suis convaincue que je ferais mieux de rester dans le royaume de l'avant-texte qui est le toujours-texte, et de lire pendant le reste de mes jours son paysage toujours prodigue ?

Face à ce jardin et à cette clôture que j'ai imaginés à partir de l'histoire de ma grand-mère, je me suis demandé : est-ce que d'une certaine façon je n'ai pas fait à l'envers le voyage de ma grand-mère, pas uniquement en passant de l'Ouest à l'Est, mais en ouvrant la clôture, faute de patience, pour laisser entrer les sauterelles, le vent, la poussière ? Effacer toute trace de jardin afin de redonner à la nature son état naturel, n'est-ce pas en redoubler la sauvagerie ?

Quand j'imaginai faire tout cela, de façon littérale — arracher les tuteurs et les treillis et laisser le vent s'abattre sur de vraies fleurs, de vrais « végétaux agréables et utiles » —, je ressentais une grande tristesse contre laquelle aucune clôture, réelle ou imaginaire, ne pouvait me protéger.

*

J'ai quitté ma grand-mère au début de l'été, un peu plus d'un an après mon arrivée. Après avoir lu, trois fois

chacun, ses cinq livres préférés de Gabrielle Roy, nous avons enfin abordé un nouveau livre : l'autobiographie de l'auteur. Le jour où j'ai annoncé mon départ, une fois terminée ma lecture de la journée (nous arrivions juste à la fin de la première partie), ma grand-mère s'est exclamée : « Mais maintenant on ne saura jamais si elle trouvera le bonheur ! » Je parlais à cause du travail, lui ai-je expliqué, et c'était vrai en partie. « Ah, le travail, oui. » Pour elle, le travail, c'était sacré. Il n'était donc pas question que je reste.

*

*Celui qui pourrait vivre avec un jardin et vit sans jardin
et qui geint de cette vie sans jardin commet une grave
injustice.*

Peter Handke